

CHAPITRE VI.

L'Empereur !

L'on était au mois d'octobre. Voilà trois mois que durait l'amour que Jeannette van der Gheenst nourrissait pour le bel étranger.

Maintes fois, l'après-midi, les amants se retrouvaient dans les allées ombrageuses et on les voyait alors se promener au milieu des champs de blé ou le long des haies.

Et c'était alors un doux parler d'amoureux, des taquineries d'amants et parfois un rêve d'avenir. Parfois ils parlaient également des faits du jour.

La guerre était déclarée entre l'empereur Charles-Quint et François I^r, roi de France. L'empereur avait réuni, à proximité de la frontière française, une armée de dix-mille cavaliers et de trente mille fantassins, ce qui constituait alors une puissante force armée.

Charles-Quint, qui savait bien quels étaient les meilleurs soldats, avait composé son armée uniquement de Belges. C'était un Flamand, Henri de Nassau, qui assumait le commandement suprême de l'armée. Depuis le commencement d'octobre l'armée impériale assiégeait Tournai. Jacques de Luxembourg, comte de Gavre, qui commandait une partie des troupes de Charles-Quint, avait établi son quartier-général à Chain, petit village situé sur la rive droite de l'Escaut, à une demi-heure de marche de Tournai.

Toute la partie de la Belgique, située près de la frontière, était sens dessus dessous, comme de juste. On relevait et l'on réparait les murs des villes ; on désignait et l'on nommait des chefs, on armait les bourgeois et l'on pourvoyait les paysans de piques et de lances.

Audenarde surtout présentait le spectacle d'une grande animation. L'on sait que de ce temps là les bourgeois n'étaient pas obligés de faire du service militaire. Mais la popularité de l'empereur était si grande que les confréries d'Audenarde ne voulaient pas rester inactives.

De sorte que les tisserands, les bouchers, les cardeurs de laine et les autres confréries rivalisaient de zèle. Elles prêtèrent leurs tentes et pavillons et lui fournirent des arquebuses, des piques et des lances, elles fournirent même des pièces d'artillerie, si bien qu'en peu de temps l'on put dire de l'armée impériale qu'elle était redoutable.

L'on savait que l'empereur venait souvent personnellement à Audenarde pour inspecter les travaux du siège de Tournai. Mais il semblait que le prince ne tenait pas à se faire connaître, car personne ne pouvait se vanter de l'avoir vu.

Cette situation allait changer pourtant. En effet, le bruit se répandit subitement que l'empereur allait temporairement transférer sa cour à Audenarde.

On peut aisément se figurer qu'une telle nouvelle émut considérablement les braves bourgeois, car ce n'était pas un mince honneur pour la ville d'Audenarde de pouvoir héberger le puissant prince de l'Occident.

Et le bruit fut bientôt confirmé par ce fait que le château de Bourgogne fut réparé et orné en toute hâte. Ce château fut édifié vers 1485 par Philippe le Beau et, en 1521, il était habité par le capitaine-gouverneur de la ville d'Audenarde, par Charles de Lalaing.

Le 3 novembre, par une radieuse journée ensoleillée, le cortège princier fit son entrée dans la ville. L'Empereur lui-même n'en faisait pas partie, car, à ce que l'on prétendait, il se trouvait en ce moment au camp de Tournai.

Entouré par un groupe magnifique de chevaliers et de gentilshommes, Don Ferdinand, frère de l'Empereur, montait un superbe étalon ; à ses côtés, chevauchant une belle haquenée, on pouvait voir la sœur de l'Empereur, Marie, reine de Hongrie. Ils étaient suivis par l'évêque de Tournai, le chancelier de Bourgogne, le trésorier Antoine de Lalaing, comte de Hoogstraeten, celui qui avait adopté Jeanne Van der Gheenst ; en suite les membres du conseil d'Etat, les membres du conseil privé, quatre délégués des Etats de Flandre et les officiers de la maison impériale.

Audenarde ne s'enorgueillissait pas seulement d'avoir de si hauts personnages dans ses murs, mais le fait que l'Empereur transférait sa cour dans une ville située à proximité du terrain de la guerre rassurait les bourgeois, car c'était une preuve que l'Empereur avait confiance en son armée et que l'on ne devait plus craindre une invasion étrangère.

Bientôt la ville prit un aspect de fête et seuls ceux qui comptaient un

parent ou ami dans l'armée pensaient avec crainte à l'imminence d'une bataille. Mais la belle Jeannette Van der Gheenst ne se préoccupait plus beaucoup de ce qui se passait autour d'elle. Elle ne vivait plus que par le cœur et passait toutes ses journées à rêver à l'amant absent et aux doux moments qu'ils avaient passés ensemble.

Quant on lui apportait un bouquet dans la matinée, c'était signe qu'on l'attendait l'après-midi. C'était l'envoyé odoriférant qui annonçait l'arrivée de Charles.

Par une belle journée de novembre, quand le ciel est clair et doux comme au printemps et qu'une douce buée argentée couvre les prés, les deux amants se promenaient par les champs, le long des sentiers, à proximité de la ville.

Jeannette semblait plus soucieuse qu'à l'ordinaire. Elle regardait le paysage d'automne d'un air préoccupé.

— Vous n'êtes pas aussi joyeuse que d'habitude, mon aimée, dit le jeune homme. Vous ai-je froissée, ma chère Jeanne ?

— Non, Charles.

— Pourtant vous êtes attristée.

La jeune fille ne répondit pas d'une façon directe.

— M'aimerez-vous toujours, Charles ? dit-elle.

— Quelle question, ma chère ! Ne savez-vous donc pas que vous êtes tout pour moi ? Ma vie, ma lumière ! La fierté de mon âme et la force de mon bras !

La vierge leva la tête et regarda le jeune homme d'un œil humide et plein d'amour.

— Est-ce vrai ? murmura-t-elle.

— Ou vous n'êtes point, ma chère Jeanne, il n'y a ni plaisir ni bonheur pour moi. Alors c'est comme si je me sentais environné de ténèbres, qui ne se dissipent qu'à l'apparition de votre beau visage. Mon bonheur git dans vos doux yeux.

Ces mots caressaient la belle fille comme une musique céleste. Un instant, son cœur ne sentit réchauffé ; elle se trempa tout entière dans le bonheur d'aimer et d'être aimée ; mais ce doux rêve ne dura point et bientôt l'aiguillon du doute vint la torturer de nouveau.

— Voyez-vous, dit-elle, ce serait terrible si vous deviez m'oublier. Je sais que je ferais mieux de ne pas dire de telles choses ; on prétend qu'une jeune

fille doit imposer silence à ses sentiments. Je ne le puis. Je vous dis sincèrement et simplement, Charles, que je vous aime de tout mon cœur et que je préférerais mourir que de devoir me passer de votre amour.

Transporté par ces paroles, Charles saisit les mains de Jeanne.

— Je vous remercie, dit-il, de ces paroles, mais je vous aime plus que vous ne m'aimez.

— On dit, dit Jeannette d'un ton plus allègre, que les hommes sont si inconstants !

— Et que dit-on des femmes, Jeannette ? répliqua-t-il, taquin.

— Oui, les femmes ont bon dos, dit-elle en souriant. Eh bien, qu'endit-on ?

— Et c'est un roi qui parle ainsi !

— Mais qu'est-ce donc ?

— Voici :

Souvent femme varie

Bien fol est qui s'y fie.

— Et quel roi raconte de pareilles sornettes ?

— François I^r, l'actuel roi de France.

— En ce cas, Charles-Quint n'a qu'à le rosser de la bonne façon, pour le punir d'enseigner de telles choses.

— L'Empereur le fera, je vous le promets.

— En son nom, dit Jeannette en plaisantant.

— Oui, répondit Charles en riant, je vous le promets en son nom.

— Voyez-vous souvent l'Empereur ? demanda-t-elle.

— Cela arrive parfois.

— Savez-vous qu'il vient habiter Audenarde pendant le siège de Tournai ?

— Je l'ai entendu affirmer.

— Je suis réellement curieuse de le voir. On dit qu'il est beau, noble et courageux.

— Oh ! vous en parlez avec beaucoup de feu !

— Etes-vous jaloux, Charles ? demanda Jeanne avec un éclair d'ironie dans les yeux.

— Non, je ne suis pas jaloux de l'Empereur.

— En effet, un Empereur ne s'occupe pas d'une bourgeoise. Tant mieux. D'ailleurs, Charles, il ne sera jamais aussi beau, aussi bon, aussi noble et aussi courageux que vous.

— Vous me flattez, Jeannette !

— Non, je dis ce que je pense.

— Alors vous vous exagérez mes mérites.

— Oh ! dit la jeune fille en riant, vous ne savez pas encore tout !

— Quoi donc !

— J'ai parfois de si singulières idées !

Charles regarda la jeune fille d'un air interrogateur ?

— Et quelles sont-elles ?

— Croiriez-vous que j'ai été malheureuse pendant toute une journée parce que je craignais que vous ne....

— Que je... poursuivez ?

— Que vous ne soyez un prince.

— Charles, dont les sourcils s'étaient froncés un instant, semblait tranquilisé.

— Un prince ! répéta-t-il comme si cette idée lui paraissait particulièrement plaisante.

— Oui, je le craignais.

— Pourtant, j'en ai souffert !

— Votre crainte est, malheureusement pour moi, sans aucun fondement, poursuivit Charles d'un ton amusé.

— Alors je ne vous aurais pas aimé.

— Et pourquoi pas ?

— D'abord, parce qu'un prince n'aurait pas jeté les yeux sur une bourgeoise d'Audenarde, et ensuite parce que je n'aurais pas aimé un prince.

— Et la raison ?

— On doit, pour être heureux, savoir conserver son rang. D'ailleurs un prince épouse une princesse et non pas une jeune fille de la bourgeoisie.

Le jeune homme, depuis quelques instants, semblait préoccupé et même soucieux.

— A quoi rêvez-vous ? dit Jeannette.

— A rien !

— C'est vous qui semblez soucieux à votre tour.

— Non, pas le moins du monde, ma Jeannette. Au contraire je me suis franchement amusé de votre supposition. Mais pourquoi croyiez vous que j'étais un prince ?

— Pourquoi ? Je ne saurais le dire.

— Ce n'était donc qu'une simple supposition ?

— Presque !

— Et voilà ce qui vous a attristé toute une journée ! De telles chimères peuvent-elles vous tourmenter si facilement ?

— Ce qui m'a incité à le croire, dit la jeune fille, c'est votre manière de faire.

— Comment cela ?

— Même les gentilshommes du plus haut rang n'ont pas votre assurance. Au grand concours de tir, au mois de juillet dernier, quand je vous vis pour la première fois, je l'ai déjà remarqué et je l'ai entendu dire dans la foule. Même quand vous vous adressiez au bailli, on eut dit que vous étiez plus que lui. Les magistrats eux-mêmes ont subi cette impression car jamais on ne les vit aussi prévenants envers un étranger.

— Que je sois toujours le roi de ton cœur, ma Jeannette, c'est la seule couronne que j'ambitionne.

En ce moment le son lointain de cors de chasse se fit entendre. Les deux amoureux étaient arrivés dans une grande forêt, parcourue par de larges chemins.

— Qu'est ce là ? dit le jeune homme en fronçant les sourcils.

— Une chasse, dirait-on.

— Oui, c'est cela ! Hâtons-nous de nous éloigner d'ici.

— Pourquoi ?

— C'est la chasse impériale, poursuivit Charles. Je l'entends aux cors et il nous serait désagréable que les gentilshommes d'Audenarde vous voyaient en compagnie d'un jeune homme.

— Je vous aime, répondit simplement la jeune fille, et je ne suis pas honteuse de notre amour.

— Le monde est méchant, mon enfant, et votre honneur en souffrirait.

— Non, Charles ! cela, le monde ne le peut pas, Une jeune fille peut perdre l'honneur, mais la calomnie ne peut pas le lui enlever.

— Pourtant, hâtons-nous, Jeannette, reprit le jeune homme en la forçant à accélérer sa marche.

Mais s'ils voulaient éviter la chasse, il était trop tard. A une vingtaine de mètres de là, à un carrefour, apparut un magnifique cortège de gentilshommes, de demoiselles, et de sonneurs de cors tout habillés de rouge.

— Par tous les diables ! grommela le jeune homme.

— Bah ! dit la jeune fille en riant. Continuons, personne ne nous remarquera.

Mais quand elle vit le jeune homme devenir pâle de colère et ses yeux qui lancaient des flammes, elle comprit combien cette rencontre causait d'ennui à son amant.

— Qu'y a-t-il, Charles ?

— M'aimez-vous, Jeanne ? fit gravement le jeune homme.

— Vous savez bien qu'oui.

— Quoi qu'il puisse arriver ?

— Oui, Charles, je vous aime, même si je voyais les gardes de l'empereur s'emparer de vous.

Car la jeune fille était devenue grave. Elle ne supposait pas que son Charles ait fait un acte malhonnête, mais ne s'était-il pas rendu coupable de lèse-majesté ? Les soldats de l'empereur ne le recherchaient-ils pas ? Ou avait-il croisé le fer et tué son adversaire ? Ou était-il soupçonné d'être affilié à la Réforme ? N'avait-on pas trouvé une bible en sa possession ? N'avait-il pas assisté à une prédication ? Ceci eut été grave car la prison attendait le coupable ; mais jusque là elle suivrait son adoré.

Elle pensa à toutes ces choses, en un instant, et en bien moins de temps qu'il ne faut pour le dire, car le cortège n'était plus qu'à quelques pas.

— L'empereur ! cria le gentilhomme qui était en tête du cortège, et qui n'était autre que Don Ferdinand en personne.

Et, ce disant, il sauta à terre, imité par les gentilshommes et toutes les demoiselles, qui se rangèrent le long de la chaussée, tandis que les domestiques et les traqueurs prenaient les chevaux par la bride.

Le jeune homme s'avança, Jeanne Van der Gheenst au bras. Celle-ci semblait surprise et intriguée. Elle avait entendu crier :

— L'empereur !

Où était l'empereur ? Elle tira le bras de son amant pour l'instiguer à se ranger également. Mais le jeune homme continuait à s'avancer avec elle, la tête fièrement redressée, jetant un regard plein de noblesse sur les gentilshommes et sur les nobles dames.

Et quand ils se furent approchés, Don Ferdinand et tous les gentilshommes ôtèrent leurs feutres empanachés et s'inclinèrent profondément, la main gauche à la poignée de l'épée, la main droite au cœur, et la reine Marie de

Hongrie et toutes les nobles dames s'inclinèrent toutes à la fois, comme des épis sous la brise.

Seul, le compagnon de Jeanne Van der Gheenst resta couvert et salua par un léger signe de la tête. Tout à coup les yeux de la pauvre fille s'obscurcirent, et sur son visage se peignirent l'étonnement et l'effroi ; ses lèvres pâlirent et murmurèrent :

— L'empereur !

Et elle s'évanouit dans les bras de son royal ami, tandis que la reine de Hongrie s'élançait pour soutenir la jeune fille.

Les gentilshommes étaient muets de surprise et ne savaient que faire. L'un d'eux pourtant, un respectable veillard, s'avança pour aider l'empereur. Les années le lui permettaient. C'était Antoine de Lalaing, comte d'Hoogstraeten. Mais à peine eut-il entrevu le visage blême de la jeune fille évanouie, qu'il s'écria :

— Dieu du ciel ! Ma Jeannette ! ma fille adoptive, mon enfant !

Et jetant un regard attristé vers le jeune homme.

— Que votre Majesté, dit-il, excuse mon émoi et ma douleur ; je suis presque son père.

Les yeux de l'impérial adolescent étincelèrent. Il regarda le veillard d'un air sévère et lui dit :

— Je ne pense pas, comte, qu'une demoiselle est déshonorée parce qu'elle se promène au bras de votre Empereur.

Mais le regard courroucé ne fit point trembler de Lalaing, et les paroles violentes ne l'émurent point. Avec l'assurance et le respect qui caractérisent le parfait courtisan, il répondit :

— C'est au contraire pour un bonheur pour elle, Majesté, et ce serait un bonheur inappréciable si votre Majesté pouvait s'approcher de quelqu'un sans lui ravir le cœur, sans détruire la paix dans l'âme d'une jeune fille. Que Votre Majesté remarque quelle impression profonde elle a produite sur demoiselle Van der Gheenst.

Ces paroles écartèrent l'orage.

Entretiens la reine Marie avait fait respirer un flacon à la jeune fille. Quand celle-ci leva les yeux elle vit l'Empereur devant elle, qui la considérait avec autant d'amour qu'auparavant. Il la mena lui-même vers un carrosse qui avait suivi la chasse en prévision d'un accident possible. Rouge de honte

sans oser lever les yeux et chancelante elle ne laissa conduire jusqu'au carrosse. Là, l'Empereur lui murmura à l'oreille :

— Vous m'avez donné votre parole. Vous m'avez promis de m'aimer quoi qu'il puisse arriver. Pour vous je reste votre Charles, qui vous aime plus que tous ses royaumes et ses principautés.

Elle n'osait plus le regarder, mais malgré tout ces paroles lui firent l'effet d'un baume bienfaisant. L'Empereur se tourna vers de Lalaing et lui dit :

— Comte, vous mènerez la demoiselle chez elle.

Le vieillard s'inclina et entra dans la voiture à la suite de sa fille adoptive. A un signe de l'Empereur, le carrosse se mit en marche en comme Jeannette jeta au regard rapide par la vitre, elle remarqua que toutes les dames et les seigneurs la saluaient respectueusement.

Et avant tout elle vit l'Empereur qui la regardait d'un air caressant, et qui s'était découvert. Mais le cœur de Jeanne se meurtrit douloureusement, lorsqu'elle vit rouler sur les joies tannées et ridées de son père adoptif, des larmes fressées, qui scintillaient comme des perles, dans sa longue barbe grise.



Les Facéties de Charles-Quint

